FIGARO,

OU

TEL PERE TEL FILS,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES EN PROSE;

Par le Citoyen Hthe. Dorvo.

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre des Jeunes Elèves, rue de Thionville, Le 15 Floréal an 8.



A PARIS,
Chez Hugelet, Imprimeur, rue des Fossés-S.-Jacques, N° 4, près l'Estrapade, Division de l'Observatoire.



AN IX.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FIGARO.	Les cit. THOURIN.
ALVAR.	ROUSSELLE.
BÉNAGO.	EDOUARD.
PAGIÑES.	OZANNE.
SAUTILLAS.	GUÉNÉE.
NATALIE.	Mlle VIRGINIE.
MAROTTE.	Mlle MITONNEAU.

La Scene se passe à Madrid.

Je déclare avoir cédé au citoyen HUGELET la Piece ayant pour titre : *Figaro*, ou *tel Pere tel Fils*, Comédie en trois actes ; laquelle Piece il peut imprimer, vendre et faire vendre en tel nombre d'exemplaires qu'il lui plaira, me réservant les droits d'Auteur par chaque représentation qu'on pourra donner sur les différens théâtres de la République.

Paris, ce 1 Vendémiaire, an 9 de la république.

Signé H. DORVO.

Je déclare que je poursuivrai tous contrefacteurs et distributeurs d'éditions contrefaites qui ne porteroient pas le fleuron qui est au frontispice de la présente Comédie, et qui indique les lettres initiales de mon nom.

S.-A. HUGELET.

FIGARO,

OU TEL PERE TEL FILS.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une place publique, un pavillon à droite de l'Acteur : il fait nuit.

SCENE PREMIERE.

BENAGO, *seul, portant une valise.*

Mon dieu! mon dieu, quelle ville que ce Madrid!... il faut qu'il y ait plus d'une heure que je marche. En quittant le muletier, on m'a dit que j'avois dix minutes de chemin tout au plus, pour me rendre à la maison du Seigneur Pagines, mon oncle futur.... Dix minutes! apparamment qu'elles sont plus longues ici qu'à Salamanque. Chaque pays, chaque mode; ce qui m'étonne le plus dans celui-ci, c'est leur manière originale de vous enseigner la route. « Vous prendrez à gauche, puis à droite, puis vous suivrez » une grande rue qui vous conduira à une grande place, puis.... » Ce n'est pas l'embarras, avec de l'esprit il n'y a pas moyen de s'égarer; à propos, je ne sçai cependant pas où je suis, et je n'ai pas envie de coucher dans la rue; je tombe de fatigue, de besoin; et personne à qui m'adresser; la nuit est d'un noir... j'en connois qui trembleroient s'ils étoient à ma place. Mais moi!... Excepté le tonnerre, les revenans et les voleurs, je n'ai peur de rien dieu merci, de rien absolument; mais qu'est-ce que j'entends? du bruit je crois, ah! juste ciel on approche, c'est fait de moi.

SCENE II.

BÉNAGO, FIGARO.

FIGARO, *entre en chantant, un papier et un crayon à la main.*

Air : *Bannissons le chagrin.*

Allons gai Figaro
Dans le parterre,
Fais crier le bravo
Comme ton père.....

Point de mélancolie mon garçon ; voilà grace au ciel encore une journée ... passée agréablement ; gagne le gîte, couche-toi et dors, demain il fera jour. Et vogue la galere.

BENAGO *à part.*

Comme il est gai ; ce doit être un honnête homme, abordons-le.

FIGARO *à part.*

Quelqu'un a parlé. (*haut*) Qui va là ?

BENAGO.

Moi.

FIGARO.

Qui, toi

BÉNAGO.

Ignace André Bénago, di Sotines, di Dandinos, di Bajola, gradué dans les universités, et votre petit serviteur s'il en étoit capable.

FIGARO.

Seigneur cavalier ; je respecte infiniment vous et vos pareils, mais ne perdez pas avec moi des moments que mon état de barbier ne me met pas à même de récompenser dignement. Cherchez de meilleures pratiques, et passez votre chemin.

BÉNAGO.

Passer mon chemin, bien dit, qui le sauroit.

FIGARO.

Comment ?

BÉNAGO.

Je suis étranger. Arrivé ici depuis près de deux heures je me suis égaré en cherchant la demeure d'un brave alcade chez lequel je dois loger.

FIGARO.

Un alcade ! Pardon seigneur, pardon de ma méprise : franchement, cette heure-ci est un peu suspecte... Le commerce est devenu tellement à la mode à Madrid, qu'à présent beaucoup de nos faiseurs d'affaires ne trouvant pas les gains du jour assez considérables, se partagent vers le soir les quartiers éloignés de la ville, et spéculent sur le produit de ces caravanes nocturnes.

BÉNAGO.

Je ne suis point négociant, seigneur, mais bachelier en droit seulement ; je viens de Salamanque et cherche, comme je vous l'ai dit la demeure de l'alcade Pagines, homme respectable, dont je vais épouser la nièce.

FIGARO.

La belle Natalie ; (*à part*) et je n'en savois rien.

BÉNAGO.

Précisément ; c'est un mariage arrangé par lettre entre mon parrain Hidalgo....

FIGARO.

Hidalgo?

BÉNAGO.

Oui, mon parrain est le seigneur Pagines. Mon parrain a de gros biens, j'en hérite; on me donne la charge du seigneur Pagines; c'est une de nos conventions, et la noce se fait demain sans remise. Vous voyez qu'il est temps que j'arrive pour faire un doigt de cour à ma prétendue!

FIGARO.

Vous la connoissez, sans doute?

BÉNAGO.

Elle, mon dieu non, pas plus que son oncle. Mon parrain et moi ne les avons jamais vus.

FIGARO.

J'entends; c'est un hymen préparé par embassade comme à la cour.

BÉNAGO.

Oui, dans le grand genre; mais de grace, conduisez-moi vîte....

FIGARO.

Vous l'aimez, du moins?

BÉNAGO.

Oh oui! je suis amoureux, mais amoureux... comme on ne l'est point. Vous sentez, d'après le récit qu'on m'en a fait....

FIGARO.

Peste! c'est la perle de Madrid. Ajoutez qu'elle est d'une vertu sans égale, et sous la direction d'une duègne qui n'a laissé aucune prise à la médisance. Vous allez désespérer bien des rivaux.

BÉNAGO.

Tant mieux, il me paroît, d'après les détails que vous me donnez, que vous avez accès chez elle!

FIGARO.

D'unjour l'un, je fais la barbe à tout ce qui l'entoure, et depuis le seigneur Pagines, jusqu'au moindre algouazil attaché à son service; il ne se donne pas un coup de rasoir dans la maison dont je ne sois l'ordonnateur et l'intrument.

BÉNAGO.

La rencontre est heureuse pour moi.

FIGARO.

Je vous en livre autant; mais nous sommes à sa porte, et je vais frapper pour qu'on vous ouvre.

BÉNAGO.

Un moment, s'il vous plaît : quel est le caractere de ma future ?

FIGARO.

Charmant en vérité, charmant. Elle est vive, enjouée, coquette comme une française, fine comme une italienne et entêtée comme une allemande.

BÉNAGO.

Ah! ce sont-là ses perfections?

FIGARO.

Avant un mois, je veux que votre logis soit avec elle le rendez-vous de tout ce que Madrid a de plus brillant dans les deux sexes.

BÉNAGO.

Et le seigneur Pagines souffre ce train de vie et reçoit chez lui semblable société?

FIGARO.

Au contraire, il ne voit ame qui vive; la dépense la plus mesquine l'effarouche, et il tient sa nièce dans une gêne perpétuelle.

BÉNAGO.

C'est donc la duègne qui favorise!....

FIGARO.

Au contraire, la signora Marotte est la vieille la plus intraitable, la plus incorruptible! Le grand turc, dans son sérail, n'a point de dragon qui la vaille; mais par cette raison même, vous devez pressentir l'explosion du naturel de Natalie, quand débarrassée de ces deux cerbères, elle pourra se livrer à l'impétuosité de ses goûts : la poudre long-temps comprimée, à laquelle on met le feu; le volcan qui se fait jour à travers d'énormes montagnes, n'ont jamais eu d'irruption si violente. Prenez garde cependant que toutes ces observations ne sont que des conjectures.

BÉNAGO.

Comment, des conjectures?

FIGARO.

Oui, Natalie est douce, modeste quant à présent; mais comme par expérience, j'ai pour base de juger les filles à marier toujours à rebour de leur extérieur, par leur tenue avant la noce, je calcule ce qu'elles seront en ménage; c'est pourquoi...

BÉNAGO.

Très-obligé de l'explication, elle me tranquillise. Je ferai en sorte que ma femme soit toujours ce qu'elle est aujourd'hui. Mais frappez, je vous prie, chez le seigneur Pagines.

FIGARO.

Je ne vois point de lumière, et nous aurons de la peine à nous faire ouvrir.

BÉNAGO.

J'en suis désolé pour vous; c'est moi qui vous arrête.

FIGARO.

Bagatelle; veiller est mon élément, cela tient de famille.

BÉNAGO.

Frappez donc.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS : MAROTTE (*en dedans toute la scène*).

FIGARO, (*après avoir frappé*).

On ne répond point.

BÉNAGO.

Ah! j'entrevois une espèce de clarté.

MAROTTE.

Qui frappe?

FIGARO.

Moi, le barbier Figaro.

MAROTTE.

On ne rase personne à cette heure.

FIGARO.

Je ne viens point pour une barbe.

MAROTTE.

Pour une dispute, sans doute?

FIGARO.

Eh non; j'amène avec moi le seigneur Bénago, bachelier de Salamanque, qui vient épouser votre Natalie.

MAROTTE.

A d'autres; nous vous connoissons.

FIGARO.

Je ne mens point.

MAROTTE.

Cela ne se peut pas; allez-vous-en, mauvais sujet.

FIGARO.

Hou! la vieille sibile!

BÉNAGO.

Ouvrez, madame, c'est moi; ce cavalier vous dit vrai.

MAROTTE.

Voici notre maître, s'il veut il vous ouvrira lui-même.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS : PAGINES, (*en dedans*).

PAGINES.

QUEL tapage à ma porte! Qui vient ainsi troubler mon repos?

MAROTTE, (*en dedans*).

Des fripons, qui m'en imposent.

BÉNAGO.

Non seigneur Pagines, c'est moi.

FIGARO.

C'est nous.

BÉNAGO.

Je suis Bénago que vous attendez.

FIGARO.

Moi, Figaro, qui le protège.

BÉNAGO.

Je me suis égaré dans la ville.

FIGARO.

Il y a une heure que nous frappons.

BÉNAGO.

Voilà pourquoi j'arrive si tard.

FIGARO.

Voilà pourquoi je m'impatiente.

BÉNAGO.

Je tombe de fatigue.

FIGARO.

Je me sèche d'humeur.

BÉNAGO.

J'ai faim.

FIGARO.

Et moi je m'enroue à force de crier.

PAGINES.

Silence! Silence! je vais ouvrir. Des flambeaux, Marotte, des flambeaux promptement.

MAROTTE.

Donnez-vous le temps.

BÉNAGO, *à part.*

C'est fort heureux!

FIGARO, *de même.*

FIGARO, *de même.*

A la fin !

PAGINES *sort suivi de Marotte, qui porte des flambeaux.*

Où est-il ? où est-il, le cher Bénago ? la gloire et l'ornement de Salamanque !

BÉNAGO, *l'embrassant.*

Recevez, seigneur, les félicitations amicales et les complimens expensifs....

PAGINES.

Embrassons-nous encore, mon cher enfant ; soyez le bien-venu. Ah ! oui, ses traits seuls me le font connoître, c'est le vivant portrait de sa défunte mère : la vertueuse femme que cela faisoit !

BÉNAGO.

Tout le monde m'en fait compliment.

MAROTTE, *bas à Pagines.*

Attendez qu'il fasse jour pour vous récrier. Cet homme et son compagnon me sont suspects.

PAGINES.

Paix. (*A Bénago*) : et le parrain, comment se porte-t-il ?

BÉNAGO.

A ravir.

PAGINES.

J'en suis charmé.

FIGARO *à Bénago.*

A présent, seigneur cavalier, que vous êtes instalé, je vous quitte, à moins que vous n'ayez encore besoin de mon ministère.

PAGINES *à Bénago.*

Que dit-il ?

BÉNAGO.

Sans lui, je ne jouirois pas de la satisfaction... inexprimable... d'avoir le bonheur... du plaisir.... de serrer dans mes bras..... Votre réputation.... Enfin, je me suis égaré, comme je vous l'ai dit, et c'est lui qui m'a conduit chez vous.

MAROTTE.

Je doute que ce soit pour un bon motif.

FIGARO.

Toujours méchante, dame Marotte.

PAGINES.

Taisez-vous l'un et l'autre, je ne veux m'occuper que du bonheur que j'ai de recevoir chez moi cet aimable jeune homme ; mais, entrons. Vous, Marotte, prévenez ma nièce comme il convient.

MAROTTE.

Je sais ce que je pense, et ce qu'il faut dire en pareil cas.

PAGINES *à Bénago.*

Débarrassez-vous de ce paquet.

BÉNAGO.

C'est mon sac de nuit.

PAGINES.

On le mettra dans la chambre que je vous ai fait préparer, en attendant le lit nuptial.

BÉNAGO.

A-propos de lit nuptial, j'ai laissé ma malle à l'hôtellerie où je suis descendu, et j'ai recommandé qu'on ne la livrât qu'à celui qui en présenteroit la clef: elle contient outre mes papiers, divers objets d'importance, et je vous prierai seigneur Pagines....

FIGARO.

J'irai la retirer, seigneur, si vous voulez!

MAROTTE, *à part.*

S'entendent-ils?

BÉNAGO.

Je craindrois d'abuser de votre complaisance.

FIGARO.

Trop flatté de pouvoir vous rendre ce nouveau service.

BÉNAGO.

Puisque c'est ainsi, en voilà la clef; vous savez mon nom, *bureau restant à Madrid:* c'est l'adresse. Mais qu'elle soit ici de grand matin, afin qu'à mon lever je puisse m'habiller convenablement pour m'offrir au ravissant objet qu'on me destine.

PAGINES.

Je compte sur votre exactitude, monsieur le Barbier.

MAROTTE.

Le bon saint; fiez-vous-y, il vous en fera voir de toutes les couleurs.

FIGARO.

Soupçonner ma probité!

PAGINES.

Vous tairez-vous, encore un coup. Rentrez, Marotte, et faites lever Natalie.

BÉNAGO.

Je ne le souffrirai point. Laissez-la reposer cette nuit paisiblement.

PAGINES.

Vous avez raison; aussi bien vous m'avez l'air d'un gaillard: et celle de demain...

FIGARO.

Ne sera pas aussi tranquille, n'est-ce pas?

PAGINES, *riant.*

C'est cela. Entrons mon cher neveu ; il me tarde de vous servir, ce dont maintenant vous avez un pressant besoin, quelques verres de vin, le plus vieux et le plus restaurant qui soit dans tout Madrid, après quoi vous irez dormir et réparer les forces perdues, en attendant des fatigues plus douces.

BENAGO, *ricannant.*

Je suis au fait, et cela n'a rien qui m'embarrasse.

PAGINES, *riant.*

A votre âge, je le crois parbleu bien.

MAROTTE, *bas, en s'en allant.*

Ris, bonne dupe, te voilà bien entouré.

PAGINES.

Passez, mon cher; et vous, mons Figaro....

FIGARO.

Le seigneur Bénago aura sa malle avant qu'il soit jour, je vous le promet sur ma tête; bon appétit, nuit agréable, et que Dieu vous maintienne en joie.



SCENE V.

FIGARO, *seul.*

Il faut avouer que voilà une jeune personne bien lotie, et Natalie la syrène doit se féliciter intérieurement du choix qu'a fait pour elle son très-honoré tuteur. Comment veut-on qu'une fille douée de tant d'agrémens, et capable de fixer les regards des mieux faits et des plus huppés, épouse une telle caricature? On va la sacrifier ; ce mariage se fait contre son gré, j'en suis certain, il y a quelqu'amour sur le tapis; mais quelque passion... là... bien nouée, bien établie et dans laquelle toutes les convenances sont ménagées. Ah! Natalie, Natalie; pourquoi n'avez-vous pas un Figaro dans vos intérêts? lui seul étoit capable de vous tirer des mauvais pas, il n'est rien qu'il n'eût tenté pour vous délivrer du magot dont on va vous enchevêtrer. Mais pas le moindre renseignement, impossible du l'approcher, de lui parler! et cette clef, cette clef! Les évènemens, Figaro, et le hasard; ah! que l'occasion seroit belle.... Quelqu'un vient. Divine providence, je me soumets à tes décret



SCENE VI. *On entend sonner minuit.*

FIGARO, ALVAR, *couvert d'un manteau, portant une guittare.*

ALVAR, *bas.*

MINUIT; gagnons doucement la porte.

FIGARO, *à part.*

Ecoutons.

ALVAR, *prêtant l'oreille.*

J'entends du bruit dans la maison. O ciel! de la lumière! L'époux maudit seroit-il arrivé?

FIGARO, *à part.*

C'est un amant.

ALVAR.

Tâtons le long du mur, de ce mur, le seul, l'unique confident de nos amours... Je tiens le ruban... la lettre... Ah! Natalie, charmante Natalie, persévère et compte sur la constance du malheureux Alvar.

FIGARO, *à part.*

Alvar! Je connois ce nom.

ALVAR.

Ne pouvant lire son billet, chantons au moins ma romance habituelle pour l'informer qu'il est entre mes mains.

AIR: *de Paziello.*

Du triste Alvar plaignez la destinée,
Cœurs ingénus qui connoissez l'amour;
Il voit, hélas! s'éteindre chaque jour,
Dans les douleurs sa vie infortunée.

FIGARO.

Le nom, le son de voix, tout se rapporte; c'est lui.

ALVAR.

A se lier sa belle est condamnée.
De l'avenir, peut-il ne pas trembler?
Ah! d'un seul coup, elle peut l'accabler,
En achevant ce fatal hyménée.

FIGARO, *s'étant approché.*

Bravo, seigneur, bravo!

ALVAR.

Grands dieux! je suis perdu.

FIGARO.

Rassurez-vous.

ALVAR.

Qui que vous soyez, parlez bas.

FIGARO.

Ou je me trompe, ou vous êtes en pays de connoissance.

ALVAR.

Qu'est-ce à dire.

FIGARO.

Je suis Figaro.

ALVAR.

Est-il possible!

FIGARO.

Foi d'homme : et vous, n'êtes-vous pas ?...

ALVAR.

Alvar de Gomez....

FIGARO.

Mon cousin, j'ai deviné.

ALVAR.

Cher Figaro!

FIGARO, *lui sautant au col.*

Et bras dessus, bras dessous; voilà ce qui s'appelle une reconnoissance.

ALVAR.

Eh! mon ami, par quel hazard te trouvai-je à Madrid! je te croyois à Paris.

FIGARO.

Je l'ai quitté depuis la mort de mon père, persuadé que je ne pouvais plus y faire fortune.

ALVAR

Ton père est mort!

FIGARO,

Que trop! je suis orphelin, et viens visiter les berceau de mes nobles ancêtres. Mais toi, mon garçon, tu n'es donc plus au service de France?

ALVAR.

Non, pour mon malheur!

FIGARO.

Tu soupires; mais je t'ai vu, je t'ai entendu, et tu peux te dispenser de me dire ce qui t'amène sous ces jalousies. Tu es amoureux de la jeune Natalie, nièce du seigneur Pagines, l'alcade; elle est amoureuse de toi; tu te désespères, elle aussi; tu veux l'épouser, elle de demande pas mieux; je ne vois rien la dedans de très-affligeant.

ALVAR.

Tu ne sais pas?....

FIGARO.

Je sais tout. On va la marier. Tous les préparatifs sont faits; le mariage se célèbre demain. Le prétendu est arrivé, et c'est moi-même qui vient de l'introduire chez le seigneur Pagines.

ALVAR.

Qu'entends-je!

FIGARO.

Tu vois que je t'ai rendu service sans le vouloir et sans le savoir.

ALVAR.

Peux-tu plaisanter quand je suis dans une position si cruelle!

FIGARO.

Chassez le naturel, il revient au galop.

ALVAR.

Encore est-il des circonstances....

FIGARO.

« Tel père, tel fils.

ALVAR.

Ma situation?...

FIGARO.

N'est pas désespérée.

ALVAR.

Mais, mon embarras?...

FIGARO.

Je t'en tirerai.

ALVAR.

Ce prétendu?

FIGARO.

Nous l'éconduirons.

ALVAR.

Pagines!...

FIGARO.

Est un ours qu'il faut museler.

ALVAR.

La vieille Marotte?...

FIGARO.

N'est pas un obstacle.

ALVAR.

Natalie, enfin?...

FIGARO.

Tu l'épouseras.

ALVAR.

A ton air d'assurance et tes réponses laconiques, on diroit qu'ici les choses vont s'arranger d'elles-mêmes, ou que tu tiens en main une baguette magique.

FIGARO.

Non, mais comique. Laisse-moi faire; tous mes moyens sont déjà là. Mes incidens préparés; il ne s'agit que de les mettre en œuvre.

ALVAR.

Explique-toi.

FIGARO.

Ne me trouble pas, je suis dans le moment de la conception.

ALVAR.

Eh bien!

FIGARO.

Ah Pagines! vieux hibou, malgré vous, je préserverai Natalie de l'union biscornue à laquelle vous voulez la contraindre.

ALVAR.

Dieu le veuille!

FIGARO.

Il n'est rien d'impossible au génie électrisé par l'amitié.

ALVAR.

Ah Figaro! tu seras mon libérateur, mon ange tutélaire.

FIGARO.

Plus bas, jeune homme, n'oubliez pas qu'on peut nous entendre

ALVAR.

Tu as raison. Et ces moyens dont tu parles, quels sont-ils?

FIGARO.

Les voici. D'abord, le seigneur Bénago, l'adonis épousant, est un sot.

ALVAR.

Depuis quand le connois-tu?

FIGARO.

De ce soir.

ALVAR.

Cela te suffit-il?...

FIGARO.

De reste. Dis-moi, l'alcade Pagines t'a-t-il vu?

ALVAR.

Non pas que je sache. Cependant il accompagnoit son adorable nièce à cette joute où je lui parlai pour la première fois; mais je pris si bien mes précautions, qu'il ne me remarqua point.

FIGARO.

C'est à merveille... De son côté, le Bénago est tout neuf aux yeux de nos gens ; il faut profiter de cette circonstance.

ALVAR.

En quoi ?

FIGARO.

Vois-tu cette clef.

ALVAR.

Que peut-elle ?

FIGARO.

Tout.

ALVAR.

Mais encore ?

FIGARO.

Elle renferme une propriété simpatique qui me garantit le succès de mon projet. La tête de Méduse ne produisoit pas d'effets plus surprenants.

ALVAR.

Parle plus clairement, si tu veux que je te comprenne.

FIGARO.

Mon plan est fait ; tu arrives, tu plais, tu enchantes et tu épouses ta chère Natalie.

ALVAR.

Bien imaginé ; mais l'exécution ?

FIGARO.

Ne t'embarrasses pas ; tu es à-peu-près de son âge, de sa taille.

ALVAR.

La taille, et de qui ?

FIGARO.

Costume ; certificats authentiques, renseignemens ; rien ne te manquera.

ALVAR.

Pourquoi faire ?...

FIGARO.

Je te le dirai ; mais suis-moi. Ma boutique est à quatre pas ; nous nous y concerterons plus à loisir et sans craindre de surprises ; c'est de là que je veux diriger l'attaque et prouver aux yeux de tout Madrid, que, pour conduire une intrigue, le Petit Figaro fut et sera toujours le digne héritier de son Pere.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

ACTE SECOND.

Le Théâtre représente l'intérieur de la maison de Paginès, des chaises, une table, une écritoire et des plumes ; il fait jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAGINÈS, MAROTTE.

MAROTTE.

PENDANT que le soit-disant Bénago dort encore, raisonnons un peu, Seigneur, et permettez-moi de vous parler avec franchise.

PAGINES.

M'allez-vous répéter les sornettes dont vous m'avez étourdi au moment de son arrivée.

MAROTTE.

Vous traitez de la sorte des soupçons fondés sur les preuves les plus évidentes ; on vous trompe, Seigneur, je vous le dis ; l'intimité de Figaro avec ce jeune écolier n'est point naturelle, leurs paroles et leurs actions dénotent entre eux une intelligence qui justifie les éclaircissements que je me suis procurés, sur votre niece.

PAGINES.

Quels éclaircissements avez-vous donc pris?

MAROTTE.

Elle a plus d'un amant en campagne ; mais il en est un que son cœur préfère, j'en suis certain ; je ne le connois point, mais je gagerois que c'est lui que Figaro fait passer céans pour l'époux que nous attendions.

PAGINES.

Mais ce jeune homme a toute la candeur et l'ingénuité de son âge, et sa resemblance avec sa mère.......

MAROTTE.

Vous n'aviez pas vos lunettes, et cette remarque ne prouve rien.

PAGINES

Ce que vous dites mérite quelqu'attention.

MAROTTE.

Ajoutez que depuis un certain temps, j'entends à la même heure toutes les nuits chantonner sous nos fenêtres avec une guittarre ; et que celle-ci, la sérénade n'a pas eu lieu.

PAGINES.

Nous étions trop occupés pour y faire attention et le bruit qu'on faisoit dans la maison. . . . .

MAROTTE.

J'en conviens.

PAGINES.

Mais, d'où Figaro auroit-il sçu ? . . . .

MAROTTE.

On a beau s'en cacher, c'est un juif errant à qui rien n'échappe.

PAGINES.

Vos réflexions sont judicieuses ; il faut nous tenir sur nos gardes et dissimuler jusqu'à ce que la malle que doit apporter le Barbier soit ici. Cependant je verrai. . . . . . J'interrogerai. . . . Allez dire à ma nièce qu'elle vienne à l'instant me parler, c'est par elle que je veux commencer mes informations et retournez à votre porte jusqu'au lever de notre nouvel hôte.

MAROTTE.

Vous serez content.

SCENE II.

PAGINES *seul.*

Marotte, dans le fond, pourroit n'avoir pas tort ; Figaro est un vrai basilic, et j'ai mal fait de l'attirer chez moi ; mais sa curiosité m'est utile, c'est une gazette ambulante et dans ma profession il est agréable de savoir un des premiers les histoires scandaleuses. . . . . Ma nièce vient, entamons notre examen.

SCENE III.

PAGINES, NATALIE.

NATALIE.

On m'a dit que vous me demandiez, monsieur, et je me rends à vos ordres.

PAGINES.

Oui ma chere nièce, le lien solemnel que vous allez contracter

aujourd'hui sous les plus favorables auspices, exige que je vous donne quelques avis nécessités par votre changement d'état.

NATALIE.

C'en est donc fait?

PAGINES.

Il ne s'agit plus de vous lamenter, Signora, le parti que j'ai pris est irrévocable, le seigneur Bénago est arrivé, et ce soir vous serez sa femme.

NATALIE.

Quoi! mes prières, mes larmes!....

PAGINES.

Finissez, de grâce; je trouve dans cette alliance des avantages incalculables pour vous et pour moi. Le seigneur Bénago est jeune, bien fait, plein d'esprit, tient à des parens estimables, je lui donne ma charge et ses heureuses dispositions, jointes à mes préceptes....

NATALIE.

Mais je suis la plus intéressée dans cette affaire, et ce sont mes sentimens qu'il faut consulter avant tout; je vous le déclare et le répeterai toujours, cet himen auquel vous voulez me forcer, n'obtiendra jamais mon aveu.

PAGINES, *à part.*

Elle résiste. (*haut.*) Ignorez-vous les droits que me donnent sur vous, et ma qualité d'oncle, et celle de tuteur qui devant les loix équivalent à celle d'un père.

NATALIE.

Un père juste n'immole pas ses enfans à ses volontés.

PAGINES.

Je voudrais bien savoir ce que le vôtre ferait à ma place!

NATALIE.

Tout mon malheur est de l'avoir perdu.

PAGINES.

Ingrate?....

NATALIE.

Lequel l'est le plus, ou de celui qui n'use de son pouvoir que pour persécuter le faible qu'il doit protéger, ou du faible qui résiste à l'oppression?...

PAGINES.

Fort bien, et qui vous a suggéré ces beaux sentiments?

NATALIE.

La nature, et mon cœur.

PAGINES.

Je saurai les réduire au silence.

NATALIE.

J'en doute.

PAGINES.

Comment ?....

NATALIE.

Après avoir inutilement employé la douceur, vous me contraignez à sortir de mon caractère.

PAGINES.

Vous y rentrerez.

NATALIE.

Non. Si vous persistez dans vos projets......

PAGINES.

J'y persisterai.

NATALIE.

Et moi, dans la résolution que j'ai prise.

PAGINES, (*à part.*)

Frappons au but. (*haut.*) Je vois, signora, que Marotte ne s'est pas trompée; tant d'opiniâtreté me dévoile votre conduite, vous vous êtes entichée de quelque suborneur dont à notre insçu vous avez flatté la passion coupable.

NATALIE.

Pourquoi soupçonner d'un dessein criminel un homme dont les vues sont innocentes et pures ?

PAGINES.

Ah ! oui dà! vous avez un galant; c'est fort bon à savoir.

NATALIE.

Eh bien oui ! je ne déguise plus mes inclinations; en dépit de votre vigilance, malgré l'esclavage horrible où vous me reduisez, j'ai trouvé moyen de lui écrire, il connoît mon amour, je suis informée du sien, et je ne serai point à d'autre qu'à lui.

PAGINES.

Quelle effronterie ?.....

NATALIE.

Qu'ai-je dit ! je suis au désespoir.

PAGINES, (*à part.*)

Figaro ne la donc pas mise du secret ?....



SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, FIGARO (*portant une malle.*)

FIGARO (*à la cantonnade*)

COMME vous rudoyez le pauvre monde, dame Marotte; je m'acquitte avec zele de ma commission, et l'on me reçoit comme un créancier.

NATALIE.

Je n'en puis plus.

FIGARO.

Ni moi, mademoiselle. Cette malle pese l'impossible, mais quel dé ordre, seigneur Paginès! vous avez la physionomie toute dé organisée, votre niece fond en larmes : jolie matinée vraiment, pour un jour de noces! (*bas à Natalie*) Prenez ce papier et consolez-vous.

PAGINES (*à Figaro.*)

J'aime à voir que vous agissiez de bonne foi.

FIGARO.

Certainement, monsieur, que j'agis de bonne foi; à présent toujours, et ce sont des imposteurs qui disent le contraire et qui soupçonnent ma prudomie. (*bas à Natalie.*) prenez ce papier encore un coup, allez vous en.

NATALIE (*à part en le prenant.*)

Je ne comprends point.....

PAGINES.

Moins près, moins près; monsieur le Barbier.

FIGARO.

Tout comme vous voudrez, mais quel était donc le sujet de votre altèrcation! ..

PAGINES.

Elle ose refuser, sans le connaître la main du seigneur Bénage et me declare insolemment qu'elle en aime un autre.

FIGARO.

C'est mal, cela mademoiselle, très mal, de ne pas accepter l'époux que vous a choisi votre oncle.

PAGINES.

Ne pas entendre que son intérêt?....

FIGARO, (*bas à Pagines.*)

Elle l'entendra, soyez en sûr.

PAGINES (*à part.*)

Voilà l'encloueure.

FIGARO, (*bas à Pagines.*)

Mais il ne faut pas la heurter de front. (*haut.*) Et ce cher futur que j'oubliais, il m'attend pour venir présenter ses devoirs à la dame de ses pensées.

NATALIE.

Je l'en dispense, et pour lui en éviter la peine, je vais me renfermer dans mon appartement. (*Elle sort.*)

SCENE V.

PAGINES, FIGARO.

FIGARO, (*à la cantonnade.*)

Avant qu'il soit peu, vous ne serez pas si difficile.

PAGINES, (*à part.*)

Observons-le. (*haut.*) Comment le présumer d'après ce qu'elle dit ?

FIGARO.

Il y a donc en effet quelqu'amourette en jeu ?

PAGINES.

Vous voyez.

FIGARO.

Ah ! ces femmes ! ces femmes ! avec vos précautions, qui diable l'aurait soupçonné ?

PAGINES.

Vous, peut-être !

FIGARO.

Moi, seigneur !..

PAGINES.

Oui. Marotte vous croit d'intelligence avec ce jeune homme... Vous vous troublez.

FIGARO, *à part.*

Bon ! (*haut*) Point du tout, monsieur ; mais la délicatesse d'un homme d'honneur tel que moi, peut s'effaroucher d'une apostrophe à laquelle je l'avouerai, j'étais bien éloigné de m'attendre.

PAGINES.

Ces faux fuyans ne m'en imposent pas, il y a là-dessous quelques fourberies, et je crains que ma nièce ne consente pas trop à l'himen pour lequel je la presse.

FIGARO.

Ecoutez, le seigneur Bénago est aimable, et son goût en cela, n'aurait rien d'extraordinaire.

PAGINES.

Vous cherchez des détours.

FIGARO.

Quel serait mon motif?

PAGINES.

Que sais-je! l'intérêt peut-être.

FIGARO.

Fi donc, vous me prenez pour un autre.

PAGINES.

Le plaisir de mal faire.

FIGARO.

Encore moins, je ne travaille qu'au bien général.

PAGINES.

Phœbus.

FIGARO.

Mais tenez, voici le seigneur Bénago lui-même, il va vous délivrer de vos inquiétudes; s'il vous a trompé, je le suis comme vous, et me lave les mains de ce qui peut en résulter.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS: BÉNAGO.

BÉNAGO.

Mon très-cher oncle agréez l'assurance de mes respectueux hommages; comment avez-vous passé la nuit?

PAGINES.

Fort bien, seigneur Cavalier, mais je desire...

BÉNAGO.

Ah! voilà ma malle enfin! je vais pouvoir m'offrir aux regards de votre incomparable niece.

PAGINES.

Ce dont il s'agit!...

FIGARO, (*à Bénago.*)

Veuillez bien, seigneur, reprendre votre clef, et voir si vos effets...

BÉNAGO.

Vous vous méprenez, bien reconnaissant de la peine que vous avez prise.

FIGARO.

Pour tout au monde, je ne me chargerais pas à présent d'une pareille commission.

BÉNAGO.

Que vous est il arrivé ? (*à Pagines.*) Mais je ne vous ai point démandé des nouvelles de la belle Natalie.

PAGINES.

Nous y reviendrons, occupez vous d'abord de ce garçon.

BENAGO, (*se fouill n*)

Vous me faites songer que je dois lui donner quelque chose, rien pour rien, voilà nos principes à Salamanque.

FIGARO.

Et à Madríd tout pour rien, se sont les miens du moins ; gardez votre argent, plut au ciel que je ne vous eusse pas rencontré, ma réputation seroit encore intacte !

BÉNAGO.

Que signifie ces mots ? ....

FIGARO.

Interrogez le siegneur Pagines.

BENAGO.

Cher oncle, quelle est cette énigme ?

PAGINES.

Vous ne la devinez pas.

BÉNAGO.

Non, je vous jure. ....

PAGINES.

Descendez dans votre âme.

BENAGO.

Qu'est-ce que c'est ?

PAGINES

N'avez-vous rien à vous reprocher ? ....

BÉNAGO.

Je ne crois pas (*ricannant.*) Mais c'est une plaisanterie que vous me faites.

FIGARO.

Non, seigneur, ce n'est point une plaisanterie ; le Seigneur Pagines prétend que nous nous entendons pour le tromper j'exige de vous à cet égard une explication claire et nette.

BÉNAGO.

BÉNAGO.

Qu'est-ce à dire? pour qui me prend-on ?

PAGINES.

Ne vous offensez point de mes doutés, Seigneur, mon expérience et la corruption du siecle les ont motivés, mais il ne tient qu'à vous de les dissiper, remettez-moi cette lettre de votre parrain que vous m'avez annoncée, et montrez-moi vos papiers, après je vous rendrai la justice que sans doute vous meritez.

BENAGO, (*allant vers sa malle.*)

S'il ne faut que cela ?.......

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, MAROTTE.

MAROTTE.

SEIGNEUR, seigneur Paginès, voici le véritable Bénago qui vient d'arriver, il me suit et les imposteurs vont être confondus

BÉNAGO, (*revenant sur le devant la scène.*)

Bénago ! que voulez-vous dire, maman? à qui s'adressent vos épithètes malhonnêtes ?

MAROTTE.

A vous et votre complice. Oui, feignez l'étonnement, comme si l'on ne savoit pas de quoi vous êtes capable l'un et l'autre; mais vous ne nous échapperez pas, j'ai fermé la porte de la rue. (*à la cantonnade.*) Entrez, entrez, aimable cavalier. Nous allons voir de quel front vous soutiendrez sa présence.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ALVAR.

(*Habit noir comme Alonzo dans le Barbier de Séville.*)

ALVAR.

PERMETTEZ, seigneur Paginès, que je vous embrasse au nom de mon parrain Hidalgo, et resserre entre vous et lui les nœuds de votre ancienne amitié

BÉNAGO.

Celui là est fort par exemple!

PAGINES.

Seigneur, votre présence m'interdit au point.....

FIGARO, *à part.*

L'intrigue marche ; courage.

BÉNAGO, (*à Alvar.*)

Un moment, s'il vous plaît ; qui êtes-vous, vous qui prenez des titres qui n'appartiennent qu'à moi ?

ALVAR.

(*avec le plus grand flegme pendant toute la scene.*)

Me parlez-vous, Seigneur ?

BENAGO.

Et à qui donc ! . . . .

MAROTTE, (*à part.*)

L'impudent personnage !

ALVAR.

Pourquoi ce ton de menace ? j'arrive et ne crois pas vous avoir insulté ! . . .

BENAGO.

Diroit-on qu'il y touche. Vous me faites une insulte très grave, Monsieur.

ALVAR.

Comment donc cela ? je ne vous ai rien dit, et plus je vous examine, plus je suis convaincu que je me trouve avec vous aujourd'hui pour la premiere fois.

BÉNAGO.

C'en est assez pour m'offenser.

ALVAR.

Votre courroux et vos propos outrageants font mal augurer de la justice de vos prétentions.

BÉNAGO.

Il m'altère par son effronterie, et je ne sais que répondre.

MAROTTE.

Vous êtes pris au trébuchet.

PAGINES.

Corbleu ! si vous m'avez joué . . . . . ,

BÉNAGO.

Tout le monde est contre moi (*à Figaro.*) Et vous aussi qui par votre silence me laissez accabler.

ALVAR, (*à Figaro jouant l'étonnement.*)

Se peut-il ? vous ici l'ami ! . . . . .

FIGARO, (*de même, se cachant le visage avec son chapeau.*)

Juste ciel ! je ne l'avois pas envisagé d'abord,

ALVAR, (*à Pagnès.*)

Vous recevez cet individu chez vous ?

PAGINES.

Comment ? vous le connoissez ?

ALVAR.

Un peu trop pour ses intérêts, et je plains mon agresseur de s'étayer d'un pareil appui.

BÉNAGO, (*à Figaro.*)

C'est à votre tour, le scélérat n'épargne personne.

PAGINES, (*à Bénago.*)

Plus de circonspection dans vos discours, entendez vous Monsieur.

BENAGO, (*allant vers sa malle.*)

Je n'y tiens plus et vais le démasquer tout à fait.

SCENE IX.

LES PRECEDENS, NATALIE.

NATALIE, (*à Bénago.*)

Me trompe-je ! non, ce n'est point une illusion, c'est Alvar ; c'est mon amant !

PAGINES.

Alvar ! . . . . .

BÉNAGO, (*à Natalie.*)

A qui en voulez-vous, Madame ?

MAROTTE.

Que dit-elle ?

ALVAR, (*désignant Figaro.*)

Cet homme a un cousin de ce nom, je le sais.

PAGINES, (*les menaçant.*)

Traîtres !

MAROTTE.

Quelle audace !

FIGARO, (*à part.*)

Cela va bien.

BÉNAGO.

Êtes-vous tous devenus fous ?

NATALIE.

Tu veux déguiser envain, j'ai tout dit, tout avoué, notre amour n'est plus un mystère.

BÉNAGO.

Ah ! ah ! je suis votre amant ! D 2

NATALIE.

Mais quel que traitement qu'il me faille endurer, quel que soit le sort qu'on m'apprête ; je te jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, que la mort seule pourra nous désunir. Mais où se cache-t-il ce rival qu'on te préfere ? que devant lui nous renouvellions nos sermens.

BENAGO.

Quel vertigo vous saisit !

ALVAR.

Le voi à Madame, ce rival ; ce Benago, qui, malgré vos mépris, fera valoir ses droits, puisqu'enfin il a pour lui l'agrément et l'autorité de votre oncle.

BENAGO, (*à part.*)

J'en serai malade, j'en serai malade.

PAGINES, (*à Benago.*)

Osez-vous bien encore après tant d'impostures ?......

FIGARO.

Moins d'emportement, seigneur Paginès, car la patience m'échappe à mon tour et je n'ai point vu et ce n'est chez les sauvages, qu'on condamna un homme sans l'entendre, des qu'on nous accuse, on doit nous donner la liberté de nous défendre.

PAGINES.

Il vous sied bien !.....

BÉNAGO.

Oui cela nous sied, j'ai de quoi pulvériser ce faussaire.

PAGINES.

Vous sont..... que vous êtes !.....

BÉNAGO, (*frappant du pied.*)

Je suis moi et pas autre chose, je ne m'appelle point Alvar ; je ne connois point votre nièce, je ne suis point son amant, cet homme n'est point mon parent, et tout ce qu'on me dit depuis une demie heure est faux, archifaux, et je vais le prouver. (*il va a sa malle et en tire un porte-feuille.*)

ALVAR.

J'ai dans ma poche de quoi vous faire repentir du nouveau défi que vous me faites.

BÉNAGO.

Patience, ouvrez ce porte-feuille, seigneur Paginès, et lisez.

ALVAR, (*remettant son porte-feuille à Paginès*)

Voulez-vous bien en faire autant pour moi.

FIGARO, (*à part.*)

Tu ne t'attend guerre à la botte secrette.

PAGINES, (*lisant.*)

Oh ciel !

BÉNAGO, (*se frottant les mains.*)

Eh bien ?

MAROTTE.

Qu'est-ce ?

NATALIE, (*à part.*)

Je tremble malgré moi.

BÉNAGO.

Avez-vous lu ?

PAGINES.

Je suis d'une fureur. !... Et voilà les papiers que vous me représentez pour appuyer votre ruse infernale ?

BÉNAGO.

Ils ne sont pas bons, n'est-ce pas ?

PAGINES.

Malheureux ! une lettre fausse signé du seigneur Hidalgo, mais je connois son écriture et cette autre-ci tracée de la main même de cette impertinente, et que sans doute vous avez par méprise oubliée dans ce porte-feuille, sont elles contre vous des témoins irréprochables.

BÉNAGO, (*à Figaro.*)

Il faut que le diable s'en mêle, ou vous.

PAGINES, (*remettant le porte-feuille à Alvar.*)

Décampez à l'instant, et vous la belle raisonneuse préparez-vous à épouser Monsieur dans une heure, cet événement me garantit sa loyauté.

NATALIE.

Jamais je n'y consentirai.

PAGINES.

Fadaise, obstination de femme.

NATALIE, (*à Bénago.*)

Alvar, on va nous séparer !

PAGINES.

Trêve de doléance; Marotte, conduisez la Signora dans son appartement, et qu'elle n'en sorte que pour la cérémonie.

MAROTTE.

Venez, venez ma petite.

NATALIE, (*à Bénago.*)

Tu me laisse traiter si cruellement !

BÉNAGO.

A l'autre à présent.

PAGINES.

Emmenez là, Marotte, et retournez à votre poste.

NATALIE.

Grand dieu ! je suis au désespoir. (*elle sort avec Marotte.*)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS.

PAGINES.

VOUS, mes honnêtes amis, détallez au plutôt, si vous ne voulez pas que je vous livre entre les mains de la sainte hermandad.

BÉNAGO.

Mais, aveugle obstiné que vous êtes !....

FIGARO, (*suppliant.*)

Seigneur Paginès, je suis innocent.....

PAGINES.

Dehors, dehors, et ne laissez rien ici de ce qui peut vous appartenir.

BÉNAGO, (*à Alvar.*)

Tu triomphes, misérable !

FIGARO, (*à part.*)

Je te ferai bien sortir malgré toi. (*haut.*) Puisque vous ne voulez pas nous croire, seigneur Paginès, il faut bien vous confesser la vérité, peut-être alors nous pardonnerez vous, à moi du moins qui ai tant d'intérêt à conserver votre pratique.

BÉNAGO.

Je l'ai dite, la vérité, mais il ne veut pas l'entendre et franchement je commence à vous soupçonner vous-même.

FIGARO, (*à Bénago.*)

Mon cher cousin, nous n'avons pas réussi, il est inutile de feindre plus long-temps.

BÉNAGO.

Qu'est-ce que c'est, votre cousin ?

FIGARO, (*à genoux.*)

Oui seigneur Paginès, ce jeune cavalier étoit amoureux de votre nièce, votre nièce l'aimait; il désespéroit de pouvoir l'obtenir par les voies légitimes, et s'est adressé à moi pour que je l'aidasse dans ses amours ; je suis humain, je suis foible, et j'avoue que je l'ai fait passer pour ce qu'il n'étoit pas, mais le sort et votre sagacité, ont renversé mon stratagême ; il ne nous en reste que le repentir

(*à Bénago.*) N'est-ce pas ? pardonnez moi de grâce et soyez assuré qu'à l'avenir je réparerai les écarts de ma vie passée.

BÉNAGO, (*hors de lui.*)

Je n'y tient plus, ce dernier trait vient à bout de toute ma constance et m'ôte toutes mes facultés, avec qui suis-je ? où me suis-je fourré, un bois est plus sûr qu'une pareille maison.

FIGARO, (*bien hipocrite.*)

Mon cher cousin, lapassion vous égare, votre raison s'allienne.

BÉNAGO.

Allez au diable.

FIGARO.

Je ne vous quitte point.

BÉNAGO.

Laissez-moi.

FIGARO.

Votre malle.

BÉNAGO.

Vous m'en répondrez.

ALVAR.

Seigneur ? ....

BÉNAGO.

La justice me fera raison de vos manœuvres, et vous vieux radotteur, vous aurez bientôt de mes nouvelles. (*Il sort.*)

SCENE XI.

LES PRÉCEDENS, (*excepté Bénago.*)

PAGINES, (*en colere.*)

MOI, radotteur !

FIGARO.

Ayez de l'indulgence pour un homme qui n'est plus dans son bon sens.

PAGINES.

Vous y êtes, vous, monsieur le Barbier ?

FIGARO.

J'en conviens et jamais il ne me fut plus nécessaire, mais m'accorderez-vous le pardon que je reclame avec tant d'instances ? Seigneur cavalier, oubliez le passé et joignez-vous à moi.

ALVAR.

Son repentir paroit sincère, seigneur Paginès, et l'aveu naif qu'il a fait de sa faute.....

PAGINES.

A cette condition je veux bien l'excuser.

FIGARO.

Que de bontés !

PAGINES.

Dans la persuasion où je suis, qu'il avoit été séduit, et que par la suite sa conduite sera plus exacte.

FIGARO.

Je vous en réponds.

PAGINES.

J'y mets cependant une condition, c'est qu'il nous délivrera des poursuites de son cousin, et fera ses efforts pour nous aider à gagner ma nièce et l'amener à vous épouser, sans qu'il soit besoin de recourir aux moyens de rigueur.

FIGARO.

Vivat ! je m'y engage, vous pouvez vous en reposer sur moi.

PAGINES.

Il suffit; venez seigneur Bénago, passons dans mon cabinet, je vous lirai votre contrat de mariage; nous nous concerterons sur quelqu'autres arrangements, puis après nous tâcherons de calmer et d'apprivoiser notre amante affligée. (*ils sortent.*)

SCENE XII.

FIGARO, (*seul.*)

Ah ! respirons : le succès a couronné mes efforts et voilà les affaires en bon train ; mais j'appréhende les suites de la conversation particulière d'Alvar et du viel alcade, notre amoureux est si naif! les questions de l'oncle vont l'embarrasser , que d'accidents encore à redouter ! le mariage n'est pas encore consommé, et l'on ne doit chanter victoire que quand les ennemis sont hors de combat ; n'importe, de la persévérance, Figaro ; l'essentiel maintenant est que tout soit terminé avant que nous soyons inquiétés par le Bénago. — Rien n'est plus tenace qu'un sot, et celui-ci peut nous chagriner ; pour cela faire, apportons vite un second contrat de mariage au nom d'Alvar, que nous substituerons à celui qu'à fait dresser le seigneur Paginès. Comment y parviendrons-nous ? Ma foi je ne le sais pas trop encore ; mais j'augure bien de la conclusion, et la fortune ne nous aura pas si bien servi d'abord pour nous culbuter au moment de jetter l'ancre.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIÈME.



SCÈNE PREMIÈRE.

MAROTTE, (*seule.*)

Le seigneur Paginès vient de faire un acte méritoire en chassant de chez lui l'intrigant qui s'y étoit introduit, c'est à moi pourtant qu'il doit la découverte de ce complot ; mais il n'a fait les choses qu'à demi, et s'il est vrai qu'il ait pardonné au Barbier comme celui-ci me l'a dit en sortant ; je crains bien qu'il ne le trompe de plus belle ; informons nous du fait, afin de ne pas manquer à ma consigne quand je serai retournée à mon poste. Il vient fort à propos.



SCENE II.

PAGINÈS, ALVAR, MAROTTE.

PAGINES.

Tout ce que vous venez de me dire sur votre famille m'étais inconnu, je suis très-surpris que le seigneur Hidalgo, dans sa correspondance antérieure ne m'en ait rien dit. Racontez moi je vous prie......

ALVAR.

Laissons cela, de grace, et parlons de votre adorable nièce ; l'erreur où cherchoit à l'induire le fourbe qui s'étoit emparé de son cœur, l'aura désabusée, et mes attentions, mes assiduités vaincront j'espère à la longue la répugnance qu'elle m'a d'abord témoignée.

PAGINES

Dieu le veuille ! au surplus c'est vous que la chose regarde le plus directement ; mais comme je ne vois pas qu'il y ait d'indiscrétion à vous procurer une entrevue avec une jeune personne que vous pouvez dès-à-présent considérer comme votre épouse, Marotte va l'aller chercher, pendant que je serai chez mon banquier, vous ferez connoissance avec elle et dissiperez, s'il se peut, les idées romanesques qu'elle s'est mise en tête ; à mon retour nous signerons le contrat

ALVAR.

Vous plaire est mon premier desir.

PAGINES.

Allez donc Marotte délivrer notre prisonnière et qu'elle vienne à l'instant dans ce salon, vous ne lui direz pas pour quel motif.

MAROTTE.

J'ai à vous demander si ce coquin de Figaro ?....

PAGINES.

Ses remords, les instances du seigneur Bénago, m'ont touché et je lui ai pardonné.

MAROTTE.

Vous consentez qu'il rentre chez vous ?

PAGINES.

Ne faut-il pas qu'il remporte cette malle ?

MAROTTE.

Il a manqué son coup une fois, prenez garde qu'il ne prenne sa revanche.

PAGINES.

Allez et soyez sans inquiétude.

SCENE III.

PAGINÈS, ALVAR.

ALVAR.

CETTE femme vous sert avec zèle. Le Barbier n'est pas de ses amis, à ce qu'il me paroît.

PAGINES.

Il s'en faut beaucoup.

ALVAR.

Entre nous, c'est un homme d'une probité plus que suspecte dont les mœurs ne sont pas excessivement regulières et qu'il est bon de surveiller.

PAGINES.

Aussi fais-je : ça, parlez-moi franchement, seigneur Bénago, l'amour de ma niéce pour cet Alvar ne diminue-t-il point la bonne opinion que vous aviez d'elle et ne craignez vous point que cette passion n'influe sur votre bonheur à venir?

ALVAR, (*à part.*)

Veut-il me sonder. (*haut.*) J'en ai d'abord été très-affecté, je l'avoue, et cela m'a fait faire des réflexions qui n'étoient point en

faveur de votre nièce; mais après j'ai calculé ce qu'étoit une jeune personne et combien aisément on pouvoit la surprendre dans ces premiers moments où le cœur cherchant à qui s'attacher, prend les plus légères apparences pour des réalités. Ce dernier sentiment a prévalu et je crois que je pourrai la guérir de son goût pour Alvar......

PAGINES.

Je suis bien aise de vous trouver si bien disposé et je souhaite que votre conversation avec elle......

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, MAROTTE.

PAGINES.

EH bien Marotte?

MAROTTE.

La Signora marche sur mes pas.

PAGINES.

Comment est-elle?

MAROTTE.

Beaucoup plus tranquille.

PAGINES.

C'est déja d'un excellent augure. Conduisez-moi pour refermer la porte. Seigneur Cavalier, je vous quitte et ne tarderai pas à revenir.

ALVAR.

Le plutôt sera le mieux.

PAGINES, (*à Marotte.*)

Ce jeune homme est charmant.

MAROTTE, *de même.*

Hein! auprès de l'autre?

SCENE V.

ALVAR, (*seul.*)

M'EN voilà débarassé! combien il m'en coûte de lui mentir! et que je suis las d'abuser de sa confiance, mais on m'y contraint; Natalie en est le prix, et l'espoir de la posséder, fait taire mes scrupules; hommes injustes, ainsi vous blâmez des erreurs qui, le plus souvent, sont votre ouvrage!

SCENE VI.

ALVAR, NATALIE.

ALVAR.

C'EST vous charmante Natalie, ô moment précieux!

NATALIE.

Plus bas, peut-être on nous épie?

ALVAR.

Enfin je jouis du bonheur après lequel j'ai si long-temps soupiré; je vous vois, je vous parle, et si le ciel nous favorise bientôt nous serons unis.

NATALIE.

N'appréhendez-vous rien?

ALVAR.

Votre amour me rassure, mais le précipice est sous nos pas, un mot, le moindre éclaircissement peut renverser un plan, conduit jusqu'à présent avec plus de bonheur que de sagesse et dont dépend notre bonheur commun.

NATALIE.

Où est Figaro?

ALVAR.

Je l'ignore, mais ce fidele parent ne nous abandonnera pas, comptez que nos seuls intérets l'occupent, et que bientôt nous l'allons voir revenir.

NATALIE.

Alvar, dans quel labyrinthe l'amour nous a-t-il engagés? mais si vous me trompiez, si dégageant votre foi....

ALVAR.

Ecartez des soupçons dont la seule pensée me déchire l'ame, songez à tout ce que vous avez à ménager, à ce que je souffre, aux épreuves que nous avons déja subies, à celles qui nous attendent encore; vingt fois j'ai pensé me trahir, vingt fois l'embarras où je me suis vu vis-à-vis de votre tuteur, a pensé lui découvrir qui j'étois, mais l'amour, votre image, m'ont donné de la fermeté et sans doute le ciel exaucera nos vœux jusqu'au moment qui doit couronner notre constance.

NATALIE.

On vient, silence!

ALVAR.

C'est Figaro.

SCENE VII.

Les Précédens, FIGARO, MAROTTE,

FIGARO, (*à Marotte.*)

Vous me permettrez peut-être d'emporter ce qui appartient à mon cousin ?

MAROTTE.

Prenez-le donc, et nous débarrassez de votre présence.

FIGARO.

C'est ce que je vais faire.

MAROTTE, (*bas à Alvar.*)

Je n'ai pas besoin de vous recommander ce drôle-là, il est capable de remettre sous cappe, un poulet à votre prétendue, de la part du favori.

ALVAR, (*de même.*)

J'y aurai l'œil, retirez-vous; ils ne s'approcheront pas et ne se diront rien ou je ne sois en tiers.

MAROTTE, (*de même.*)

Bien. (*haut.*) Vous, monsieur l'ambassadeur, tâchez de vous dépêcher. (*elle sort.*)

SCENE VIII.

Les Précédens, *excepté Marotte.*

FIGARO.

Vite, vîte, prenez ce contrat que j'ai fait dresser par un notaire de mes amis, vous le ferez signer au seigneur Paginès à la place du sien, quand vous voudrez, ou plutôt quand vous pourrez.

ALVAR.

Donne.

FIGARO.

J'oubliois de vous dire, madame, que tantôt en sortant d'ici, j'ai trouvé près de la grande place, mon prétendu cousin en grande conversation avec votre maître de danse, ils ne m'ont point apperçu, j'ignore d'où ils se connoissent, et ce qu'ils avoient à se communiquer.

NATALIE.

Ah grand dieu! il a demeuré dix-huit mois à Salamanque.

ALVAR.

Est-il possible !

NATALIE.

Cela n'est que trop vrai.

FIGARO.

Vous verrez que le Bénago se sera fait montrer à danser exprès pour nous nuire et nous submerger dans le port.

NATALIE.

Je le crains.

FIGARO.

Goddem! il auroit mieux valu pour nous et pour lui qu'il apprît à vivre.

NATALIE.

Nous sommes perdus.

ALVAR.

Ah ! Figaro ? que faire ,

FIGARO.

Du courage donc ; la seule odeur de la poudre vous fait battre en retraite : est-ce un adversaire si terrible que le seigneur Sautillas ?

ALVAR.

Sautillas ! dis tu ? je le connois, il a servi en France dans le même régiment que moi.

FIGARO.

Surcroit d'embarras.

NATALIE.

Qu'allons-nous devenir ?

FIGARO.

Les difficultés s'accumulent , raison de plus pour faire tête à l'orage , je ne sors point de cet appartement que le contrat que je viens d'apporter ne soit signé , paraphé de toutes les parties compétentes , et votre union certaine.

ALVAR.

Si tu fais cela ! .....

FIGARO.

Marotte !.... paix et laissez-moi mentir.

SCENE IX.

LES PRECEDENS, MAROTTE.

MAROTTE.

Sortirez-vous , à la fin ?

FIGARO, (*s'asseyant sur sa malle.*)

Il y a long-temps que je serois dehors, si j'avois ce qu'il me faut.

MAROTTE.

N'est-ce pas là votre malle ?

FIGARO.

Si fait.

MAROTTE.

Que demandez-vous de plus ?

FIGARO.

Rien, que les effets qui étoient dedans.

MAROTTE.

Personne n'y a touché ?

FIGARO.

C'est ce que nous verrons.

MAROTTE.

Que voulez-vous dire ?

FIGARO.

Je défends la propriété de mon cousin.

MAROTTE.

Croyez-vous qu'il y ait des voleurs ici ?

FIGARO.

Pourquoi pas ? il y en a bien ailleurs.

MAROTTE.

Ce sont de mauvaises raisons.

FIGARO, (*s'avançant.*)

Tout ce qu'il vous plaira, mais je reste.

MAROTTE.

Seigneur Bénago, et vous Signora, vous faites-vous une idée de cette effronterie ?

FIGARO.

Ne les interrogez point, ils sont payés pour ne rien dire.

MAROTTE.

Payés ! ......

FIGARO.

On aime à se procurer des habits de nôce gratis. (*bas à Alvar.*) Une dispute et les gros mots.

ALVAR.

L'ami, vous oubliez bientot l'indulgence qu'on eut pour vous ; à qui en voulez-vous, s'il vous plaît ?

FIGARO.

Je ne vous parle pas.

ALVAR.

Non ; mais supprimez vos phrases indirectes.

FIGARO.

Vous ne m'imposerez pas silence.

ALVAR.

Soyez plus honnête, croyez-moi.

FIGARO.

Et vous plus poli.

ALVAR.

Que signifie cette répartie ?

FIGARO.

Que ni vous, ni moi, ne connoissons notre langue.

ALVAR.

C'en est trop, et......

MAROTTE.

Seigneur cavalier, modérez-vous.

NATALIE.

Respectez la maison de mon oncle.....

ALVAR.

Sans cette considération.....

FIGARO.

Je ne vous crains ni à pied, ni à cheval, *et marchand qui perd ne peut rire.*

MAROTTE.

O, le renégat ! le renégat ! on frappe, c'est notre maître, sans doute, et vous allez avoir affaire à lui. (*elle sort.*)

SCENE X.

LES PRÉCEDENS, (*excepté Marotte.*)

FIGARO, (*riant.*)

La vieille en tient-elle ?

ALVAR.

Je ne puis m'empêcher d'en rire. Mais quel est ton dessein ? la malle est pleine, et tu vas être convaincu d'un mensonge.

FIGARO.

Je me suis servi, pour rester avec vous, du premier expédient qui

qui m'est venu dans l'esprit, le hasard ma servi au-delà de mes espérances, et puisque la duègne n'a pas eu la curiosité de s'assurer par ses yeux de ce que j'avençais, un second mensonge effacera le premier. On entre, le front serein et des réponses vagues.

SCENE XI.

Les Précédens, PAGINES, MAROTTE;

PAGINES.

Ah! monsieur le Barbier, vous faites donc encore ici des vôtres? et sous prétexte d'y venir reprendre une malle, qu'en toute justice je pouvois m'approprier, vous cherchez querelle à mon neveu.

FIGARO, (*bien mielleusement.*)

Moi, seigneur; qui vous a fait ce rapport? je n'ai pas soufflé le mot depuis que je suis entré, et j'allois partir quand dame Marotte est sortie pour aller vous ouvrir la porte.

MAROTTE.

O l'hypocrite, ne le croyez pas. Le seigneur Bénago et votre nièce vont vous confirmer.....

FIGARO.

Il n'est pas d'une belle âme, dame Marotte, de haïr continuellement.

MAROTTE.

Vous n'avez pas refusé de prendre cette malle, parce que disiez-vous, on en avoit ôté ce qu'elle contenoit.

FIGARO.

Pas du tout, il faut que vous l'ayez rêvé, d'ailleurs, quel eût été mon but, vous voyez qu'elle est pleine.

PAGINES.

Que venez-vous donc de me dire.

MAROTTE.

Quelle impudence! et vos injures au seigneur Bénago, les ai-je rêvées de même? il est là pour me dementir.

FIGARO.

Je le respecte trop pour m'être permis aucune expression qui lui fût désagréable.

MAROTTE.

J'étouffe de colère.

PAGINES.

Finissons ces discussions.

MAROTTE.

Quoi ! cet imposteur !....

PAGINES.

Si vous ne vous taisez, je finirai par croire que vous avez tort.

MAROTTE, (*à Alvar.*)

Parlez, Seigneur, parlez.

ALVAR.

C'en est assez.

PAGINES.

Silence ! il me semble seigneur Bénago, que vous avez à peu-près réalisé nos espérances, et la Signora est dans un état plus calme.

NATALIE.

Vous jugez bien mal de l'état de mon cœur.

PAGINES.

Je veux dire que vous n'avez plus cette effervescence qui d'abord vous avoit alarmes,

FIGARO.

Qu'on vienne encore me calomnier auprès de vous, cette heureuse métamorphose est en partie mon ouvrage.

ALVAR.

Je ne puis nier qu'il m'a puissamment secondé.

PAGINES.

Ainsi, ma nièce, vous renoncez à cet Alvar ?....

NATALIE.

Épargnez-moi toutes ces questions.

PAGINES.

Et vous convenez qu'on peut trouver des gens qui le valent.

NATALIE.

Non, jamais à mes yeux.

PAGINES.

Prenez garde à ce que vous dites.

ALVAR.

Ne la blâmez pas, seigneur d'un excès de franchise qui caractérise son innocence et sa sensibité.

PAGINES.

Vous êtes indulgent. (*à Natalie.*) Vous concevez les dangers où vous alloit exposer votre legereté ; si plus sage que vous, je n'avois opposé de la résistance à vos projets deraisonnables ?.

NATALIE.

La loi veut que j'obéisse, je m'y soumets; n'exigez rien de plus.

FIGARO.

Rare et sublime effet de mes exhortations !

MAROTTE, (*à part.*)

Je ne conçois rien à ceci.

PAGINES.

C'est tout ce que nous te demandons, et je vais chercher le contrat, que tu signeras sans dépit.

NATALIE.

Sans depit.

FIGARO.

Pauvre petit mouton !

ALVAR, (*bas à Pagines.*)

Profitons, croyez-moi de ses bonnes dispositions.

PAGINES.

Je suis content de toi, ma mignone; ne t'impatiente pas, je reviens tout à l'heure. (*il sort.*)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, (*excepté Pagines.*)

FIGARO, (*bas à Alvar.*)

Le moment difficile approche.

ALVAR.

Comment faire?......

FIGARO.

Gâre la vieille.

MAROTTE.

Jouez-vous ici une comédie tous les trois?

FIGARO.

Nous ne jouons point, Madame, et vous verrez que la chose est sérieuse. (*à Alvar.*) Rendez-moi l'acte.

NATALIE, *bas.*

Elle a les yeux sur vous.



SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, PAGINES.

PAGINES.

J'APPORTE le contrat en bonnes formes, il ne nous reste qu'à le signer, (*à Natalie.*) Viens à cette table, et que......

FIGARO.

Le louable empressement! je parie, Signora, que vous n'y êtes pas oubliée, la générosité du seigneur Paginès....

PAGINES.

En doutez-vous? elle est ma plus proche héritière; puis, je l'ai toujours regardée comme ma propre fille.

FIGARO, (*à part.*)

Je le crois, quand on en a pas de son cru. (*haut.*) Mais donnez un peu ce contrat à Madame, qu'elle voye comment vous la traitez.

PAGINES.

Volontiers, tiens ma poulette prends et lis.

FIGARO, (*l'embrassant.*)

La joie me transporte, le brave oncle que vous êtes! ah! seigneur Pagines, quels regrets j'aurois eu de vous tromper; mais considérez, considerez, comme elle est contente! (*le changement de contrat se fait pendant ce dernier couplet entre Alvar et Natalie.*)

NATALIE, (*tremblante.*)

Je ne m'en défends point.... ce que l'on fait pour moi....

PAGINES.

Charmante enfant!

FIGARO.

Signez vîte, le moment est propice.

PAGINES, (*la conduisant à la table.*)

Venez, venez, la belle dolente, (*elle signe.*) Voilà qui est bien. A vous, seigneur Bénago.

FIGARO.

Vous moquez-vous? respect à l'âge et à la qualité, nous connoissons trop bien les usages; après vous, seigneur, après vous.

ALVAR.

Il a raison.

PAGINES.

J'y consens. (*il signe.*)

ALVAR, (*en signant*)

Ah! Natalie, le ciel enfin accomplit mes souhaits et je signe en vous jurant un amour éternel.

FIGARO, (*en signant debout sur la table.*)

Et moi comme témoin, si vous voulez bien permettre; à vous dame Marotte; sans rancune. Puisse notre réconciliation dater d'aujourd'hui!

MAROTTE.

On se passera bien de moi.

FIGARO.

Tout comme vous voudrez, rien de force. (*à Alvar.*) Seigneur, voilà votre contrat. (*on frappe à la porte.*)

PAGINES.

Qui donc peut frapper de la sorte?

MAROTTE.

L'autre fripon, sans doute.

PAGINES.

Allez ouvrir.

MAROTTE.

J'y vais.

FIGARO.

Nous sommes visibles, on peut entrer, nous ne craignons plus personne. (*Marotte sort.*)

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, (*excepté Marotte.*)

PAGINES

Rendez-moi ce contrat, seigneur Bénago, je dois le reporter au notaire.

ALVAR.

Je m'en charge.

FIGARO.

Il est en bonnes mains.



SCENE XV & dernière.

LES PRÉCÉDENS, BENAGO, SAUTILLAS, ET MAROTTE.

MAROTTE, (*à Bénago.*)

ENCORE vous! que venez-vous faire dans cette maison?

FIGARO, (*à part.*)

Voici le dénouement.

BÉNAGO.

Ce ne sont pas vos affaires, insolente, et nous allons en découdre.

SAUTILLAS.

Signora, et vous tous, seigneur assistants, j'ai l'honneur de vous présenter mes très-humbles hommages; ce jeune Bachelier, auquel j'ai eu l'avantage d'enseigner mon art avec distinction à Salamanque dont je connois particulièrement la famille, ma raconté..... (*appercevant Alvar.*) Mais.... est-ce une illusion? non,.... si fait... eh non parbleu, c'est mon ancien frère d'armes le seigneur Alvar. (*cette situation doit faire tableau.*)

PAGINES.

Qu'entends-je!

MAROTTE.

Que dit-il!

FIGARO.

La vérité.

ALVAR.

Oui, mon cher Sautillas, c'est moi.

PAGINES, (*s'assied dans un fauteuil dans le plus grand accablement.*)

Je suis trahi, je suis joué!

MAROTTE.

Vous en avez pour votre compte?

SAUTILLAS.

Que vous a-t-on fait?

BENAGO.

Que s'est-il passé?

PAGINES, (*à Natalie.*)

Perfide! vous vous entendiez donc avec eux?

FIGARO.

Oui, seigneur.

PAGINES.

Maudit barbier !

MAROTTE.

Je m'en défiois et n'ai point voulu signer.

PAGINES.

Traître d'Alvar !

SAUTILLAS.

Serions-nous ici tombés à fausse mesure ?

FIGARO.

A-peu-près.

BENAGO.

Il n'y a pas de mesure qui tienne, et je viens épouser Madame.

PAGINÈS.

Il n'est plus temps.

BÉNAGO.

Pardonnez-moi, Monsieur, pardonnez-moi ; vous êtes seul, voilà mon second et nous serons deux contre un.

FIGARO.

Vous arrivez trop tard, mon cousin ; je vous rends votre nom, je romps notre parenté, et me mets sous la protection immédiate de ma famille. (*passant à Alvar.*) Voici mon véritable cousin.

BÉNAGO.

Un moment, je ne prétends pas . . . Soutenez-moi mon maître, parlez-lui.

ALVAR.

Natalie est ma femme, seigneur, et son oncle vient de m'en assurer la possession.

SAUTILLAS.

Je vous en félicite, mon ancien, ainsi que l'honorable société; vous avez quelque fortune, vous êtes un homme de bien, la Signora vous aime et vous ferez un excellent ménage, car d'après le récit que m'a fait le seigneur Bénago je suis au courant de l'avanture.

BÉNAGO.

Je tombe de mon haut; comment, vous lâchez pied, vous m'abandonnez ?

FIGARO.

Point de bruit, vous arrivez tous deux juste à point pour danser à la nôce.

BÉNAGO.

Quelle trahison ! est-il possible !

PAGINÈS.

Hélas ! oui.

SAUTILLAS, (*sautant.*)

Une nòce ! ah ! comme je vais m'en donner ! je devois danser à la vôtre, m'aviez-vous dit; un autre épouse, cela revient au même, et ma professiou ni perd rien.

BÉNAGO.

Et que deviendrai-je, moi, au milieu de tout celà ?

PAGINES.

Je n'en reviens point, et cette ruse d'enfer passe mon jugement.

NATALIE.

Mon cher oncle, que cet évenement n'altère point votre amitié pour moi ! c'est avec peine que je me suis prêtée à ce stratagême, mais je veux par mon attachement et mes soins, vous faire oublier les désagrémens qu'il vous cause.

ALVAR.

Ces sentimens sont les miens, ne rejettez pas nos prières.

SAUTILLAS.

Seigneur Paginès, l'amour étoit de la partie, je suis caution de la probité de mon camarade, et l'indulgence est le meilleur moyen à prendre dans cette occasion.

FIGARO.

C'est mon avis, celui de Marotte et du seigneur Bénago, quoiqu'il ne dise rien.

MAROTTE.

Parlez pour votre compte.

BÉNAGO.

Ne me faites pas dire de sottises.

MAROTTE.

J'ai vos mensonges sur le cœur.

BÉNAGO.

Moi, les services que vous m'avez rendus.

SAUTILLAS.

Serez-vous les seuls récalcitrans. La chose est faite.

MAROTTE.

Je le sais bien.

SAUTILLAS.

Il n'y a plus de remède.

BÉNAGO.

C'est vrai, il n'y a plus de remède, puisque je suis tout seul:

FIGARO.

FIGARO.

Cédez donc de bonne grâce.

MAROTTE.

Allons, puisqu'il le faut, seigneur Paginès ? . . . .

BÉNAGO.

Cela me prend sur le tempéramment; mais c'est égal, je me fais cet effort et me réunis à eux.

PAGINES.

Puisque vous le voulez tous ? . . . .

(*Tous les Acteurs.*)

Oui, oui.

PAGINES.

Je leur pardonne.

NATALIE.

Mon cher oncle !

ALVAR.

Ah ! seigneur, notre soumission. . . .

BÉNAGO.

Cela est fort bon, mais ma malle, il me la faut pour m'en retourner.

FIGARO.

Vous l'aurez et intacte.

SAUTILLAS.

Puisque tout le monde est d'accord, procédons à la nôce, puis au repas dont je m'invite, puis. . . . le surplus ne me regarde pas.

FIGARO.

Pour achever la réconciliation et que la fête soit complette, chantons d'abord quelques couplets que j'ai composés : je tiens de mon père, et l'embarras d'une intrigue ne m'empêche pas de caresser les muses, je commence pour vous montrer l'air.

VAUDEVILLE,

AIR : *de la Pipe de tabac.*

FIGARO.

J'AI conduit ma barque au rivage,
En dépit des événements,
Mais il m'a fallu du courage,
Sur-tout dans les commencements,
Le moindre vent, la moindre bise,
Et tout s'en alloit à veau l'eau ;
Mais le ciel dans son entreprise,
Aida le petit Figaro.

ALVAR.

En obtenant celle que j'aime
Je suis au comble du bonheur,
Cependant mon amour extrême,
Ne parle pas seul en mon cœur;
L'amitié vaut bien qu'on y pense
Et si pour moi ce jour est beau,
J'en dois de la reconnoissance,
Aux soins du petit Figaro.

NATALIE.

Plus d'un censeur dira je gage,
Que pour obtenir mon amant,
J'usai de moyens qu'à mon âge
La pudeur permet rarement,
Un mot me servira d'excuse
C'est que dans cette imbroglio,
Je n'eusse été rien sans la ruse,
Du méchant petit Figaro.

PAGINES.

J'avois en tête pour ma nièce
Un mariage projetté,
Et sur lequel je le confesse,
Son goût ne fut pas consulté;
Il manque et ce n'est pas miracle
Puisque derrière le rideau,
La belle pour y mettre obstacle,
Cachoit un petit Figaro.

MAROTTE.

L'Amour sans mentir est bien traître,
Malgré les clefs et les verroux
Tôt ou tard il devient le maître,
Et nous le savons d'après nous.
Envain j'avois fermé la cage,
Espérant y garder l'oiseau,
Il n'est pas un étroit passage,
Où n'entre un petit Figaro.

BÉNAGO.

Je venois pour prendre une femme
Et l'on s'en empare avant moi,
J'en souffre, mais au fond de l'âme,
M'en console de bonne foi;
L'avenir aggravait ma honte
Sans cet arrangement nouveau,
Plus d'un mari fit pour son compte
Dupe d'un petit Figaro.

SAUTILLAS.

Jadis le démon de la guerre
M'agitoit le jour et la nuit,
J'ai pour le repos de la terre
Préféré la danse au grand bruit.
Puisse cet exemple à la ronde,
Gagner par-tout en cressendo
Et la paix regner dans le monde
Aux chants du petit Figaro!

FIGARO.

Sur cette bluette éphémère
Vous allez donner votre avis,
Si vous applaudites le père,
Ayez des égards pour le fils,
L'auteur est maintenat en transe
Et va garder l'incognito,
Si vous étouffez dès l'enfance
Son pauvre petit Figaro.

Après la première représentation on substitue ce couplet-ci.

Sur cette bluette éphemère
Vous avez donné votre avis,
Vous avez applaudi le père.
Vous venez d'applaudir le fils.
L'auteur enfin n'est plus en transe
Avec vous plus d'incognito,
Vous avez pris soin de l'enfance
De l'heureux petit Figaro.

FIN.

Pièces de théâtre qui se trouvent chez HUGELET, *Imprimeur, rue des Fossés St Jacques*, N° 4.



AMANS PROTHÉE (les) Vaudeville en un acte, du cit. PATRAT.
CAFÉ DES ARTISTES (le) Vaudeville, par les cit. * * *
COMPLOT INUTILE (le) Comédie en trois actes, du cit. PATRAT.
DÉBITEUR (le) Comédie en 2 actes, du citoyen FAURE.
DEUX ET DEUX FONT QUATRE, Comédie, mêlée de vaudevilles.
DEUX TABLEAUX PARLANT (les) Com. du c. BERNARD-VALVILLE.
ENROLEMENT SUPPOSÉ (l') Vaudeville en un acte du c. MIGNANT.
EPICIERE BEL-ESPRIT (l') Comédie, par les cit. G*** et B***-V***.
EPREUVE PAR RESSEMBLANCE (l') Comédie en vers, du cit. GOSSE.
FEMMES POLITIQUES (les) Comédie en trois actes, du cit. GOSSE.
FRANÇOIS ET ROUFFIGNAC, Comédie en un acte, du c. PATRAT.
GILLES VENTRILOQUE, Vaudeville, par les cit. G***, A***, V***.
GONDOLIER (le) Comédie en un acte des cit. SÉGUR aîné et ****.
HABLEURS (les) Comédie en un acte du cit. DÉGLIGNY.
NOUVELLE INATTENDUE (la) Vaudeville-Impromptu du c. BONEL.
ORPHELIN POLONOIS (l') Tragédie, par le cit. LAMONTAGNE.
PETIT FIGARO, *ou* TEL PERE TEL FILS (le) Com. du cit. DORVO.
RESPIRONS! Comédie mêlée de vaudevilles, par le c. R. PERIN.
TOUS LES NIAIS DE PARIS, par les cit. R. PERIN et PILLON.
REVE (le) Opéra en un acte, du citoyen ETIENNE.
UNE SOIRÉE DE CHAPELLE, Com.-V. des c. VIEILLARD et DUVAL
VENGEANCE (la) Comédie en un acte, du citoyen PATRAT.